

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Béchala'h



FEUILLET HEBDOMADAIRE AU PUIITS DE LA PARACHA

Pour toute remarque,
éclaircissement ou tout
autre sujet il est possible
de nous contacter:
Par téléphone: (718) 484 8 136

ou par Email:
Mail@BeerHaparsha.com

Chaque semaine diffusé gratuitement par mail.

INSCRIVEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI!

En hébreu:

באר הפרשה
subscribe@beerhaparsha.com

En anglais:

Torah Wellsprings
Torah@torahwellsprings.com

En Yidich:

דער פרשה קוואל
yiddish@derparshakval.com

En Espagnol:

Manantiales de la Torá
info@manantialesdelatorah.com

En Français:

Au Puits de La Paracha
info@aupuitsdelaparacha.com

En Italien:

Le Sorgenti della Torah
info@lesorgentidellatorah.com

En Russe:

Колодец Торы
info@kolodetztory.com



AUX ETATS-UNIS: Mechon Beer Emounah
1630 50th St, Brooklyn NY 11204
718.484.8136

EN ISRAËL: Makhon Beer Emouna
Re'hov Dovev Mecharim 4/2
Jérusalem
Téléphone: 02-688040

Edité par le Makhon Beer Emouna
Tous droits de Reproduciton réservés

La reproduction ou l'impression du feuillet de quelque manière que ce soit à des fins commerciales ou publicitaires sans autorisation écrite du Makhon Beer Emouna est contraire à la Halakha et à la loi.

Au Puits de La Paracha

Béchalá'h

« Hachem est mon miracle » : tout ce qui nous arrive n'est que miracle et non le fruit de notre force

« Moché construisit un autel et il l'appela "Hachem est mon miracle" » (17, 15)

Rachi explique l'expression "Hachem est mon miracle" ainsi : "Le Saint-Béni-Soit-Il nous a fait ici un grand miracle." Par conséquent, demande le Ketav Sofer, pour quelle raison Moché Rabbénou construisit-il cet autel commémorant un grand miracle après la guerre contre Amalek, et non pas après les autres grands prodiges vécus auparavant par les Bné Israël, tels que la sortie d'Égypte et la traversée de la mer Rouge ?

En fait, répond-il, lors de tous les miracles qui eurent lieu jusqu'alors, il était clair, sans l'ombre d'un doute, que la main de D. était présente et que leur origine était divine. Personne ne pouvait penser, ni dire, que ces événements étaient dus au hasard et suivaient les lois de la nature. En revanche, dans la guerre contre Amalek, **il était déjà possible d'émettre la pensée que les Bné Israël avaient vaincu Amalek par des voies naturelles**, selon les règles de la stratégie militaire qui veut qu'un camp l'emporte sur l'autre. **Afin de déraciner cette pensée impie, Moché construisit un autel qu'il nomma "Hachem est mon miracle", pour divulguer qu'Hachem est le véritable guerrier, que c'est Lui qui avait accompli et qui continuait constamment à accomplir tout ce qui arrive. Les Bné Israël n'avaient pas obtenu la victoire grâce à leur propre force ויח, mais par le fait d'un grand miracle accompli par le Saint-Béni-Soit-Il.**

Lorsque le Rav de Poniévitch fonda sa Yéchiva dans la ville du même nom dans laquelle il occupait le poste de Rav, il se mit à la recherche d'un grand et majestueux

bâtiment suffisamment spacieux pour remplir cette fonction. Un jour, il eut connaissance de la vente d'un édifice digne de ce nom. Son propriétaire ayant besoin d'urgence d'argent liquide, il était prêt à le vendre pour moitié de sa véritable valeur qui était de cent mille roubles. Il était donc disposé à le céder au premier acheteur qui se présenterait. Néanmoins, il émettait une condition préalable à la vente : l'acheteur devait remettre au vendeur la somme de cinq mille roubles au moment de la signature du contrat et s'engager à apporter le reste de la somme, soit quarante-cinq mille roubles, dans un délai de trois semaines. En cas de retard de paiement, même de quelques heures, la vente serait annulée, l'acompte ne serait pas rendu et demeurerait propriété définitive du vendeur. Le Rav de Poniévitch hésita : d'un côté, c'était une occasion inespérée, mais d'un autre côté, comment allait-il parvenir à réunir une somme aussi colossale en quelques semaines (cinquante mille roubles représentaient un montant important et difficile à obtenir, en particulier dans un délai aussi court que trois semaines) ? Il décida de se jeter à l'eau en plaçant sa confiance et son espoir dans le Créateur. Il réunit les cinq mille roubles à l'aide de plusieurs prêts qu'il prit çà et là, et se hâta d'acquiescer le bâtiment en question. L'affaire fut conclue, non sans avoir signé un accord de vente qui précisait bien que si le reste de l'argent était remis dans les délais, au jour et à l'heure près, tout irait pour le mieux. Mais dans le cas contraire, ils n'auraient plus rien à faire ensemble.

Aussitôt, le Rav se mit à chercher des dons et des prêts pour arriver aux quarante-cinq mille roubles. Il ne ménagea ni ses efforts ni sa fatigue, mais néanmoins, le Satan réussit à entraver sa démarche et le Rav ne parvint pas à ses fins. Il passa jours et nuits à aller par monts et par vaux, faisant tout ce qui était en son pouvoir jusqu'à la

dernière nuit de l'échéance, alors qu'un océan de dettes le recouvrait encore, sans qu'il n'ait de quoi payer. Il se rendit chez son beau-père, le Av Beth Din de Vilkomir, afin de lui demander aide et soutien, mais ce dernier lui reprocha vertement d'avoir osé prendre un tel risque pour une somme aussi importante, sans avoir prévu un plan réaliste pour l'obtenir. C'est alors que le Rav de Poniévitch se dit que si son beau-père lui aussi lui faisait des reproches et ne l'aidait pas, c'était le signe qu'il était quitte de sa part d'efforts personnels et qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir. « A partir de maintenant, se dit-il, je ne fais plus rien et du Ciel on m'aidera ! »

Afin de calmer son esprit, il accomplit les termes du verset : « *Si ce n'était l'agrément de ta Torah, j'aurais été perdu dans ma misère* » et entra dans un Beth Hamidrache où il se plongea profondément dans l'étude de la Torah, s'émergeant dans les eaux impétueuses de la mer du Talmud, durant de longues heures. Puis, tard dans la nuit, il retourna chez lui.

Lorsqu'il arriva à proximité de sa maison, il y trouva deux personnalités importantes et fortunées qui l'attendaient depuis déjà plusieurs heures. Ils lui racontèrent qu'ils s'apprêtaient à conclure, avec l'aide d'Hachem, l'union de leurs enfants et à cette fin, ils s'étaient entendus sur la dot, comme il est d'usage chez les gens de leur rang. « Nous désirons, dirent-ils, déposer l'argent chez une tierce personne de confiance. Et comme il n'y a pas de meilleure personne de confiance que le Rav de la ville, nous sommes venus vous demander si vous seriez d'accord pour cela.

- A combien s'élève l'argent de la dot ?

- A quarante-cinq mille roubles, ni plus ni moins.

- Le jour fixé pour le mariage, répondit le Rav sur le champ, n'est ni demain ni dans même une semaine, n'est-ce pas ? Dès lors, j'accepte d'être votre fidèle dépositaire à une

condition : que vous acceptiez de me prêter cet argent pour trois mois... ! »

Les deux hommes n'avaient pas songé à cela a priori ; ils avaient pensé faire un dépôt chez un tiers et voici qu'on leur demandait un "Gma'h" ! Néanmoins, ils ne purent refuser par respect pour le Rav et aussi pour sa manière de parler.

Le Rav de Poniévitch se réjouit que la délivrance fût arrivée et dès le lever du jour, il alla payer le vendeur et conclure la vente.

Quelques jours plus tard, des coups se firent entendre à la porte. Le Rav ouvrit et se retrouva une nouvelle fois face aux deux hommes. A présent, ils n'affichaient plus la même joie ni la même allégresse. Ils lui annoncèrent tristement que le "Chidoukh" avait été annulé et que, de ce fait, ils venaient chercher leur argent.

« Nous avons pourtant convenu explicitement, leur dit le Rav, que l'argent était remis comme prêt pour une durée de trois mois. Que puis-je faire à présent ? J'ai déjà donné toute la somme au vendeur du bâtiment ! Revenez à la date prévue et je vous payerai ! »

Et de fait, dans les trois mois qui s'écoulèrent, le Rav réunit la somme exigée et grâce à D., il remboursa sa dette.

A bien y réfléchir, il s'avéra qu'en réalité, **ce Chidoukh n'avait jamais du tout été réel.** La preuve, c'est qu'il fut finalement annulé. Seulement, le Saint-Béni-Soit-Il organisa les événements de cette manière de sorte que le Rav de Poniévitch ait l'argent nécessaire pour payer le bâtiment qu'il s'était engagé à acheter. Tout cela afin que nous sachions comment Hachem provoque les circonstances nécessaires pour amener finalement le dénouement qu'il désire. En outre, ces deux "beaux-pères d'un jour" ne savaient pas ce qui se tramait derrière leur histoire et pourquoi Hachem leur avait infligé une telle peine et une telle déception en décrétant l'annulation de ce Chidoukh. Ils pensèrent que leur argent tombait dans un abîme, mais en réalité **Hachem provoqua tout cela pour**

leur bien. Ils méritèrent, à leur insu, de soutenir l'étude de la Torah. Grâce à eux, en effet, la Yéchiva fut fondée et ce mérite leur fut attribué pour l'éternité !

Il en est de même pour chacun de nous, dans le domaine qui le concerne. Un homme ne doit jamais être peiné de ce qui lui arrive et se plaindre en demandant : « Pourquoi Hachem m'a-t-Il fait une telle chose ? », car il ne peut jamais savoir quel bienfait et quel bénéfice éternel pourront germer de là.

On raconte que l'un des 'Hassidim du Baal Hatania s'occupait de récolter du bois, qu'il vendait comme combustible de chauffage ou autre, afin de subvenir à ses besoins. Cet homme glanait le bois, l'entassait et en faisait des fagots. Il comptait le nombre de morceaux de bois que comportait chaque fagot : dans celui-ci, cinquante, dans un autre, trente, et ainsi de suite... **Il reportait le compte, et lorsqu'il arrivait à la ligne du total,** où il faisait l'addition de tous les bois de tous les fagots, il disait : « **Pour finir, il n'y a personne en dehors de Lui !** »

On expliqua sa conduite en précisant qu'il ne prononçait pas ces mots sans intention, comme une formule toute faite. Leur Maître, le Baal Hatania, avait tellement enraciné dans ses disciples la Emouna "qu'il n'y a rien en dehors de Lui", qu'instinctivement, ces mots sortaient de sa bouche !

S'il en est ainsi, pourquoi avait-il besoin d'établir le compte pour arriver à la conclusion qu'"il n'y a rien en dehors de Lui" ? Que cela importait-il si dans tel fagot se trouvaient cinquante bois, puisque de toute façon, "il n'y a rien en dehors de Lui" ?

C'est qu'en fait, suivre la voie de la Torah ne signifie pas se comporter comme si ce monde n'existait pas du tout. Hachem désire juste que, tout en sachant que le monde suit son ordre naturel et que l'on ne doit pas "planer" dans les hautes sphères célestes, l'homme doit néanmoins se souvenir, dans cette même existence, qu'en définitive, "il

n'y a rien en dehors de Lui". En pratique, dans la vie quotidienne, il est certain que le Saint-Béni-Soit-Il désire que l'homme fasse sa part d'efforts personnels pour subvenir à ses besoins. Néanmoins, il doit savoir qu'"il n'y a rien en dehors de Lui", et éloigner de lui la pensée qu'il agit par lui-même. Au contraire, chaque fois qu'il réalise le bilan de ses actions, s'il est traversé par la moindre pensée que cela puisse être "à la force de son poignet...", il devra bien se souvenir qu'"il n'y a rien en dehors de Lui", et que c'est Hachem qui accomplit des miracles.

« Me voici prêt à faire descendre (...) » : la subsistance descend du Ciel, non pas grâce aux efforts personnels de l'homme, mais grâce à la force de la Emouna

« Hachem dit à Moché : "Me voici prêt à vous faire descendre le pain du ciel." Le peuple sortit et ils le récoltèrent chaque jour. » (16, 4)

Le Noam Elimélekh explique ces paroles adressées par le Saint-Béni-Soit-Il à Moché de la manière suivante : "**Me voici prêt à vous faire descendre le pain** et à déverser sur vous votre subsistance **du ciel.** Mais, puisque **le peuple sortit et ils le récoltèrent** - ce qui signifie qu'ils manquent de confiance et "sortent" des frontières du bon sens - **ils le récoltèrent chaque jour** : ils seront forcés de sortir chaque jour pour leur subsistance.

Pour reprendre ses propres mots empreints de sainteté : « **Car le Saint-Béni-Soit-Il leur dit** : "Pour ce que vous prétendez, à savoir d'avoir besoin d'une subsistance, sachez que **Je suis, en tout temps et en toute circonstance, prêt et disposé à prodiguer, à chacun et quotidiennement, sa subsistance du ciel.** "Le peuple sortit (...)" : cela signifie que lorsqu'un homme manque de confiance en D. et qu'il sort des limites du bon sens et du convenable, qui consiste à placer sa confiance en Hachem, alors : *ils le récoltèrent chaque jour* : l'homme est obligé de renouveler ses efforts chaque jour pour "récolter" sa subsistance. **Car s'il avait confiance d'un cœur intègre, sa subsistance lui serait assurée sans aucune peine ni contrainte,**

comme la pluie qui vient, elle, sans effort.

»

On pourra être tenté d'objecter : "Tout cela concerne celui qui sert Hachem de tout son cœur ! Une telle personne mérite la manne du ciel et que sa subsistance lui soit prodiguée avec abondance. Mais quelqu'un comme moi, il est clair que je n'en suis pas digne !" Le Mechekh 'Hokhma nous explique que **la Torah vient nous débarrasser d'une telle pensée**, et c'est pour cela qu'il est écrit : "*Afin qu'ils voient le pain dont Je les ai nourris dans le désert lorsque Je vous ai fait sortir de la terre d'Egypte*" (16, 32) :

« Vois à quel moment a-t-Il nourri les Bné Israël de la manne ? Après qu'ils aient reçu la Torah et qu'ils l'aient accomplie ? Non, c'est immédiatement après leur sortie d'Egypte qu'Il les a nourris de la manne ! »

Cela signifie qu'à ce moment-là, les Bné Israël n'avaient pas encore reçu la Torah et n'étaient pas encore de grands Tsadikim. Pourtant, c'est à eux que le Saint-Béni-Soit-Il donna la manne. Et Hachem leur ordonna d'en prélever un peu comme souvenir pour les générations futures. Afin que l'on sache que même cette génération mérita la manne grâce à la force de sa Emouna. **Car l'abondance qui est prodiguée d'En-Haut dépend essentiellement de combien l'homme a foi dans le fait que c'est Hachem qui le nourrit et pourvoit à tous ses besoins, constamment et en toute circonstance.**

Le Midrach (Tan'houma Béchala'h) enseigne que "quiconque a de quoi manger aujourd'hui et dit : 'Qu'aurai-je demain ?', fait partie des gens de petite foi." A priori, le sens simple est que le manque de Emouna se révèle à travers l'inquiétude du "Qu'aurai-je demain ?" Néanmoins, certains Tsadikim, qui se distinguent par leur Emouna, font remarquer que, dans cet enseignement, le manque d'Emouna n'est pas tant dans la crainte du lendemain ("Qu'aurai-je demain ?"), mais surtout dans le sentiment **d'avoir quelque chose aujourd'hui** ("Quiconque a de quoi manger aujourd'hui"). Car si un homme avait une Emouna intègre, il comprendrait qu'il ne

possède rien en propre et que, même aujourd'hui, **"il n'a pas de quoi manger"**. Toute sa nourriture lui a été prodiguée par le Ciel. Dès lors, quelle différence existe-t-il entre aujourd'hui et demain ?

L'enseignement de nos Sages : « La subsistance et l'âme-sœur d'un homme sont difficiles comme la traversée de la mer Rouge. » (Pessa'him 118a) est connu, tout comme la question posée à son propos : « Y a-t-il quelque chose de difficile pour le Saint-Béni-Soit-Il ? »

Le Guinzé Israël y répond de la manière suivante (dans son commentaire du verset de notre Paracha : « *C'est alors que Moché entonnera un chant* ») :

« Car la volonté du Saint-Béni-Soit-Il est que nous placions notre confiance en Lui, que nous ayons foi qu'Il pourvoit à notre subsistance, et que nous repoussions de nous la pensée : "C'est à la force de mon poignet que j'ai pu réussir." **Or, lors de la traversée de la mer Rouge, la mer se trouvait devant les Bné Israël, les Egyptiens derrière eux, et ils ne savaient vers qui se tourner pour recevoir de l'aide. Ils levèrent donc leurs yeux vers le Ciel et mirent leur confiance dans le Saint-Béni-Soit-Il.** Et bien que cela fût difficile à cause de l'accusation qui pesait sur eux, ils furent néanmoins sauvés par le mérite de la Emouna. Il en est de même pour la subsistance : un homme doit comprendre qu'il ne peut se l'aménager lui-même. **C'est seulement par le mérite de la Emouna qu'il peut être nourri honorablement et largement.** Et même si l'obtention de cette subsistance est difficile (si l'on peut dire) à cause des accusations qui pèsent sur lui, néanmoins, le Saint-Béni-Soit-Il lui fera un miracle, comme il le fit au moment où la mer se fendit. C'est selon cette idée que l'on peut également expliquer l'enseignement de la Guemara (Chabbat 31a) : "La Emouna, c'est le traité talmudique de Zeraïm (les ensemencements)" : car le Saint-Béni-Soit-Il a déterminé comme loi naturelle que lorsque l'on ensemence un champ, rien ne peut germer si les graines n'ont pas pourri

auparavant. Il en est de même pour la Emouna : tant qu'un homme garde encore dans son cœur une "graine" de confiance dans l'œuvre de ses mains, et tant qu'il cherche des solutions tout seul, il ne méritera pas qu'Hachem lui envoie une vraie délivrance. C'est le lien qui existe entre la Emouna et le traité talmudique des ensemcements : la croissance ne peut survenir **qu'après qu'un homme a pris conscience qu'il ne peut réussir seul, mais seulement grâce à Hachem.** »

Le Chéfa 'Haïm rapporte l'histoire extraordinaire qui suit :

« Une fois, Rav 'Haïm Vital déclara que si un homme place sa confiance en Hachem, le Saint-Béni-Soit-Il pourvoira à tous ses besoins, sans même qu'il n'agisse et sans efforts personnels de sa part. Parmi l'assemblée, se trouvait un juif simple qui prit ses paroles très à cœur. Il prit la résolution, avec une foi innocente, de ne plus s'occuper de son commerce mais de s'adonner entièrement à l'étude de la Torah. Ces clients non-juifs se moquèrent de lui en le voyant étudier et furent stupéfaits d'entendre qu'il avait arrêté de travailler, confiant en Hachem. Quelques jours après, un goy entra dans sa boutique en tenant un lourd manteau de fourrure qu'il avait acheté pour un prix modique et qu'il désirait vendre au juif. Ce dernier lui annonça qu'il avait arrêté son commerce, mais le goy lui parla sur un ton de reproche et, en posant la fourrure sur le comptoir, il lui dit :

« Je laisse ce manteau de fourrure chez toi parce qu'il est lourd à porter. Lorsque tu en auras l'occasion, paie-le-moi ! » Après que le client fut parti, le juif voulut ranger la fourrure. Celle-ci se déchira et des pièces d'or en tombèrent miraculeusement. Ce commerçant avait un voisin qui, ayant entendu que la promesse de Rav 'Haïm Vital s'était accomplie, voulut lui aussi s'arrêter de travailler. De cette manière, pensa-t-il, il mériterait également une fourrure avec des pièces d'or ! Cependant, cela ne lui arriva

pas. Après plusieurs semaines, il se rendit chez le Rav et lui en demanda la raison.

« Ton ami, lui répondit le Rav, a eu confiance en Hachem sans savoir d'où Il lui prodiguerait sa subsistance. Malgré tout, il s'en remit à Lui. Toi, en revanche, tu as compté sur une fourrure. Lorsqu'un homme a ses propres idées concernant la provenance de sa subsistance, il ne bénéficie pas de la délivrance Divine ! »

« Afin de t'éprouver » : s'élever grâce aux épreuves

« *Afin de t'éprouver si tu vas suivant ma Torah ou non* » (16, 4)

On sait qu'Hachem a créé le monde afin que l'homme y surmonte des épreuves, car des anges, Il en a des myriades dans le Ciel, comme on le dit dans les "Akdamotes" (de Chavouote ; dans le rituel ashkénaze ; n.d.t) : « Une armée de milliers de milliers et de myriades pour Le servir. » Et l'essentiel du plaisir qu'Hachem retire du monde qu'Il a créé est lorsque des êtres de chair et de sang font face à des épreuves et les surmontent.

Le Rav de Lekhvitch explique, grâce à cela, notre verset : « *Afin de t'éprouver si tu vas suivant ma Torah* », et cela, même si : « *ou non* », à savoir même en période de difficultés et de voilement. Si, même dans de telles circonstances, l'homme surmonte son Yetser Hara, persiste à aller dans le droit chemin, et renforce la pureté de sa Emouna, il révèle alors sa véritable valeur.

Souvenons-nous de ce qu'enseigne le Rav de Kabrine à propos du verset de notre Paracha (15, 3) : « *Hachem est un guerrier, Hachem est son Nom* » : "Hachem est aux côtés de celui qui mène la guerre, de celui qui combat son Yetser."

Le Réchit 'Hokhma (Chaar Ha Ahava 8, 6) relate tout ce qui arriva aux Bné Israël au moment où la mer Rouge se fendit et, en accord avec ce que nous enseignent nos Sages, que cela ne se produisit que lorsque Na'hchone Ben Aminadav fit don de lui-

même en se jetant dans la mer et que l'eau lui arriva jusqu'au nez. **« De là, on apprendra qu'il incombe à celui qui a besoin que le Saint-Béni-Soit-Il lui fasse un miracle dépassant les lois de la nature, de faire don de sa personne et de ses désirs personnels, en brisant ses tendances naturelles.** En retour, le Saint-Béni-Soit-Il, lui-aussi, se comportera avec lui au-delà des voies naturelles. »

Le Bné Issakhar de Dinov, au nom du "Rime" de Zletchov, lui aussi, va dans le même sens : **« Quiconque désire amener une délivrance et un miracle qui s'écartent des voies de la nature, par exemple s'il ne peut engendrer et qu'il veut avoir des enfants, devra accomplir une grande Mitsva qui va à l'encontre de ses tendances naturelles.** De la sorte, il brisera tous les écrans qui le séparent de la délivrance attendue. »

Car la véritable valeur d'un homme se révèle lorsqu'il surmonte ses épreuves. Un Avrekh habitant Bné Brak, entendit une fois d'un Rav que lorsqu'un juif surmonte une épreuve, qu'il se sanctifie en brisant ses tendances naturelles pour accomplir la volonté d'Hachem, au même moment s'ouvrent devant lui toutes les portes du Ciel. Il est alors en mesure d'agir selon ce

qu'il désire. Ce même Avrekh avait une fille atteinte de la maladie ע"ל, gisant sans connaissance à l'hôpital de Béer Chéva. Un jour, les médecins eurent besoin d'un médicament coûteux dont ils ne disposaient pas et qu'on ne pouvait trouver qu'à Tel Aviv. Faute de choix, il s'y rendit lui-même. Dès qu'il descendit du bus à l'entrée de la ville, il se trouva face à une image indécente. Immédiatement, il surmonta son Yetser, ferma les yeux de toutes ses forces, et vaillamment, il surmonta cette épreuve. Aussitôt, il se rappela les paroles du Rav. Il se retira dans un coin et, en versant de chaudes larmes, il épancha son cœur devant son Créateur, en le suppliant de prendre sa fille en pitié et de lui envoyer une complète guérison. Dès qu'il eut fini de prier, et qu'il s'appêta à se remettre en route vers la pharmacie, il reçut au même instant un appel de son épouse. Au début, elle ne réussit pas à prononcer la moindre syllabe à cause des pleurs qui couvraient le son de sa voix. Lorsqu'elle retrouva son calme, elle lui annonça que leur fille s'était réveillée quelques minutes auparavant. Les médecins qui s'étaient hâtés de l'ausculter furent stupéfaits de constater que la maladie commençait à régresser et qu'il n'y avait donc plus aucun besoin du médicament ! Quelle force possède celui qui surmonte ses tendances naturelles !